

Un jour qu'il était ainsi couché le long de la route, des cris de détresse attirèrent son attention ; un chien de forte taille venait de se jeter sur un groupe de jeunes filles, il en tenait une par la robe qu'il déchirait à belles dents ; Martial court, saisit la bête par le cou, et voyant à sa gueule baveuse qu'il avait affaire à un chien enragé, il l'étrangle net. La jeune fille s'était évanouie, ses compagnes affolées avaient couru vers la ville sans même se retourner, l'abandonnant ; quand Martial revint vers elle pour la relever il la reconnut : c'était Mariette Palleyre, la sœur de François.

Bien que le contremaitre passât souvent dans son atelier, il ne l'avait jamais bien vue : il demeura un instant à la contempler. Elle était jolie, la petite brune, dans la fraîcheur de ses vingt ans, et la pâleur de ses joues encadrées de cheveux à demi dénoués lui donnait un éclat plus grand encore. Martial la prit dans ses bras, la porta à l'ombre d'un châtaigner, et elle ne tarda pas à revenir à elle. Alors il s'empressa, la consola avec quelques paroles d'intérêt, l'aida avec discrétion à réparer le désordre de sa toilette, puis ils revinrent vers la ville, elle encore tout émue et faible, lui la soutenant par son bras gauche passé autour de la taille. A se sentir ainsi l'un contre l'autre, marchant sans prononcer un mot, encore étourdis de l'aventure, leur cœur s'ouvrait doucement à un sentiment nouveau qui leur semblait doux à garder, sans qu'ils eussent à l'avouer, car il était encore imprécis. On les eût bien surpris tous deux en leur disant que déjà ils s'aimaient.

Ils étaient arrivés presque au terme du voyage, quand Mariette songea que, dans son trouble, elle avait omis de témoigner sa gratitude à son sauveur.

—Merci, monsieur, dit-elle, sans vous j'étais perdue.

Puis, songeant aux soins pleins de délicatesse qu'il avait eus, elle ajouta d'une voix émue qu'il entendit à peine :

—Vous êtes bon !

Il lui serra la main sans répondre. D'ailleurs François et plusieurs de ses amis, ayant appris l'accident, accouraient, et Martial, remit la jeune fille à son frère.

La joie de celui-ci en retrouvant sa sœur saine et sauve fut gâtée par la vue de son rival, et ce fut avec un mauvais regard qu'il balbutia un remerciement banal.

Cet homme ne pardonnait pas !

Les deux jeunes gens continuèrent à se voir et à se parler de temps en temps, d'abord lorsque le contremaitre passait dans la cartoucherie, où il venait maintenant plus souvent que de raison, puis au dehors ; à la sortie des ateliers, il accompagnait Mariette jusqu'à la porte de la maisonnette qu'elle habitait avec ses frères et le long du chemin, on causait de choses insignifiantes qui leur semblaient délicieuses, dans cette demi teinte poétique du soir, lorsque le soleil disparaissait de l'horizon en lançant sur la ville ses derniers rayons de feu. Peu à peu ils se laissaient prendre dans l'engrenage d'amour, et ils se'y abandonnaient sans contrainte, sans que Mariette songeât qu'un jour elle pourrait se trouver engagée à tel point qu'il lui faudrait s'exposer à des déchirements douloureux, ou à un dénouement dont, avec son inexpérience de la vie, elle ne prévoyait pas toutes les conséquences.

Martial, sentant la force de cet attachement, s'était demandé déjà comment il finirait. Pour lui, la réponse était aisée. Il n'avait pas l'intention d'épouser Mariette, mais de continuer

avec elle un flirt. Seulement, la candeur de cette jeune fille l'arrêtait.

Un soir, Mariette lui dit :

—Oh ! Martial, vous m'aimez, dites-vous ? Alors pourquoi ne pas me parler de mariage ? Me trouvez-vous donc indigne d'être votre femme ?

—Indigne ! oh non, Mariette, s'écria le contremaitre tout bouleversé, mais vous épouser... je ne puis.

—Pourquoi ? répondit Mariette avec angoisse. Pourquoi ? Vous ne me répondez pas ? O Dieu ! vous êtes marié ?

—Non, je suis libre.

—J'ai eu peur, fit Mariette subitement rassurée ; si vous êtes libre, nous pouvons nous marier. Mon frère sera peut-être long à y consentir, car vous ne vous aimez guère, tous les deux, mais la crainte de me voir malheureuse lui fera faire tout ce que je voudrai... eh bien ! vous restez sombre et silencieux ?

—Hélas ! Mariette, ce sont de beaux rêves qu'il faut abandonner. Oubliez ce que je vous ai dit ; j'étais fou d'amour, car je vous aime, vous le savez ? vous le croyez, n'est-ce pas ? Oui, vous avez raison, il ne faut pas profaner cet amour ; gardons-le pur au fond de notre cœur ? Peut-être un jour trouverons-nous une compensation à notre souffrance actuelle.

—Comment, c'est donc vrai ? ce mariage est impossible entre nous ? Oh ! vous ne voulez pas l'avouer, une autre femme...

—Mariette, je vous jure ? je n'aime que vous.

—Quelle raison pouvez-vous me donner ?

—Aucune. Ce secret n'est pas le mien. N'insistez pas, je vous en supplie. Voyez combien je souffre et prenez pitié d'un malheureux qui voudrait sacrifier sa vie pour vous, et qui cependant ne peut vous donner un mot d'espoir ou une excuse. Oubliez-moi, et soyez heureuse avec un autre qui fera de vous sa femme.

Ils ne pouvaient maîtriser leur émotion lui, très pâle, elle retenant à peine des larmes ; ils restèrent encore quelques instants ensemble, cherchant des mots qui ne venaient pas. Ils se séparèrent. Mais ce soir-là, lorsque François rentra, il ne trouva pas la soupe prête ; sa sœur était montée dans sa chambre, et pleurait son bonheur, éperdument.

Oublier, avait dit Martial. Était-ce possible, dans le va-et-vient continu de la manufacture, où chaque jour on se retrouvait ? Bien que le contremaitre s'abstint autant que possible de pénétrer dans l'atelier de la cartoucherie, les rencontres étaient inévitables, et autant pour eux-mêmes que pour ne pas faire jaser dans ce petit monde où déjà l'on avait remarqué leur amitié, il fallait s'adresser en passant quelques paroles banales qui maintenant, avec cette contrainte, devenaient pour eux une souffrance. Ainsi, au lieu de se guérir, la blessure de leur cœur s'aggravait du souvenir de ce qu'ils avaient perdu sans profit pour leur repos : de ces douces promenades, de ces causeries intimes dont ils avaient pris l'habitude, de ces projets troublants à peine formulés et devenus précis dans leur esprit, seulement depuis qu'ils étaient reconnus irréalisables. Comment cette situation si étrange allait-elle se dénouer ? Martial parviendrait-il à triompher de cet obstacle mystérieux qui s'opposait à leur union légitime ?

Quant à l'oubli, il n'y fallait pas croire.